

Théâtre

Julie D. en 12 chapitres

Publié le 20 octobre 2022



REGARD BLEU SAPHIR, Julie Deliquet, 42 ans, inlassable et curieuse de tout, sait diriger tout en étant à l'écoute des autres, consciente que le théâtre exige qu'il faille être plus d'un, plus d'une. - Pascal Victor / ArtComPress via Opalee

Rien ne semble pouvoir résister à Julie Deliquet. À la Comédie-Française, son *Jean-Baptiste, Madeleine, Armande et les autres...* est repris en alternance, tandis que se poursuit un travail de fond au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, qu'elle dirige depuis 2020. Et, en juillet 2023, elle fera l'ouverture du Festival d'Avignon... La pression ? Quelle pression ?

Elle construit des cabanes. Elle a fait ça toute sa vie. Lorsqu'elle était enfant, adolescente, c'était l'une de ses activités préférées ; et c'est l'image qu'elle a conservée d'une sorte d'accomplissement. Élaborer, édifier, donner forme, abriter, réunir, protéger. Construire des cabanes : la formule revient sans cesse lorsqu'il s'agit d'expliquer son travail. Julie Deliquet, et c'est sans doute l'un des secrets de sa fertilité artistique, n'a jamais rompu avec le fil d'un imaginaire frais comme l'enfance. Elle est pourtant l'une des femmes les plus cultivées qui soient dans le monde du théâtre, inlassable et curieuse de tout. Un grand caractère, moiré et complexe. Mais aussi une présence, une autorité sans rigidité aucune.

À 42 ans, la voilà déjà bien avancée sur un chemin large et clair, un solide parcours de partage. Elle est cheffe, elle conduit, décide. Mais elle n'est jamais seule. Au Théâtre Gérard-Philippe (TGP) de Saint-Denis, centre dramatique national qu'elle dirige depuis 2020, elle n'a d'ailleurs pas de bureau à elle. Dans l'environnement transparent de l'étage de l'administration, elle s'est installée au milieu de l'espace de la directrice adjointe, Isabelle Melmoux. Pour cette dernière, un meuble aux dimensions classiques. Pour Julie Deliquet, une petite table ronde à laquelle est apposée, tangentiellement, une petite table rectangulaire. C'est là qu'elle travaille, non loin d'une collection de petites plantes grasses, dont quelques cactus. Elle assure ne pas avoir besoin d'autre chose que de ce recoin bricolé. Une sorte de cabane.

LE CINÉMA POUR PREMIER AMOUR

Nous l'avons suivie de près, plusieurs mois durant. Respectant les distances : répétitions salle Richelieu et à Saint-Denis, entretiens à la Comédie-Française ou au Théâtre Gérard-Philippe. Comme tout esprit investi sincèrement d'une mission artistique, civique, politique, elle ne livre pas facilement ses pensées, son humeur, ses craintes, ses espérances. La pudeur est son armure, mais elle a grandi sans inhibition, auprès de parents très ouverts. Sa mère enseigne l'anglais, son père est féru de musique. Ils vivent dans la région parisienne avant d'être mutés près de Montpellier. Sa petite sœur naît alors qu'elle a 7 ans. La cadette a tôt fait de participer aux spectacles de l'aînée, qui invente depuis longtemps des histoires. Plus tard, lorsque le temps de s'orienter sérieusement est venu, c'est vers le cinéma que la jeune femme au regard bleu saphir

s'est d'abord tournée : il n'y avait pas de section théâtre dans son établissement scolaire. Le septième art est pour elle une référence essentielle et, aujourd'hui encore, elle visionne un film par jour. Tous les genres l'intéressent, mais on devine qu'elle analyse les récits, la manière dont sont conduites les intrigues. Dans les fictions comme dans les documentaires. Elle aime écrire, composer ou recomposer, innover ou adapter. Elle avait d'abord pensé devenir comédienne.

« J'avais 17 ans lorsque j'ai vu le film d'Emir Kusturica *Underground*. La version longue. J'ai été impressionnée, enthousiasmée. J'ai pris la mesure de ce que l'on pouvait raconter du monde et de soi-même. La même année, j'ai assisté à une représentation, au Théâtre du Soleil, de *Et soudain, des nuits d'éveil*, le spectacle d'Ariane Mnouchkine et Hélène Cixous sur le destin des Tibétains obligés à l'exil. Ces deux découvertes ont été déterminantes... Et, depuis, honnêtement, le théâtre m'apparaît plus fort. »

En 1999, elle intègre le Studio d'Asnières, une compagnie-école fondée par Jean-Louis Martin-Barbaz, un lieu de formation, d'intégration dans les métiers du spectacle.

« Asnières nous permettait de pénétrer de plain-pied dans le monde professionnel. Nous participions à des spectacles, nous étions en insertion, payés, et pouvions ensuite acquérir le statut d'intermittent. L'esprit de la compagnie-école de Jean-Louis Martin-Barbaz était très stimulant et nous pouvions y monter nos propres spectacles. C'est grâce à ces travaux que j'ai pu intégrer l'école internationale Jacques-Lecoq. Dans ce creuset, également, un lieu où se côtoient 30 nationalités différentes, nous étions très motivés. »



UNE TABLE AU CŒUR DE SES MISES EN SCÈNE

Elle rêve de sa propre cabane. À peine sortie de ces formations, elle fonde « In Vitro » et entraîne avec elle sa première troupe.

« *Tentons quelque chose*, me suis-je dit. »

Elle appartient à la génération des collectifs. Elle pense que c'est l'étape importante du Studio d'Asnières qui l'a menée de ce côté-là du théâtre, comme Sylvain Creuzevault ou Igor Mendjisky. Elle réfléchit au paysage. Elle présente un projet au Théâtre 13, à Paris, où Colette Nucci a mis au point un concours pour les jeunes metteurs en scène.

« In Vitro » dispose d'un local, un garage en sous-sol près du canal Saint-Martin, mis à leur disposition par les beaux-parents de l'une des comédiennes. On répète, on met au point un spectacle : *Derniers remords avant l'oubli*, de Jean-Luc Lagarce. Une pièce magnifique qui convient à merveille : prix du public, reprise au Théâtre Mouffetard, où Pierre Santini accueille longuement la troupe. C'est parti ! « In Vitro » est lancé. Suivront

la Noce, d'après Bertolt Brecht, et un texte écrit collectivement, *Nous sommes seuls maintenant*.

Une table est apparue dans *Derniers remords*. Un tréteau. Le banquet de *la Noce* impose sa scénographie. Et la table est devenue le cœur de ses mises en scène : « *Au départ, c'est bien simple, il fallait que cela ne coûte rien. Nous récupérons...* »

Monte-t-elle *Vania*, d'après Anton Tchekhov, au Vieux-Colombier, en un dispositif bi-frontal, que trône, au milieu du plateau, l'indispensable

table... Elle en sourit. Pour son dernier spectacle - Jean-Baptiste, Madeleine, Armande et les autres..., une commande pour parachever l'année de célébration du quatrième centenaire de la naissance de Molière et présenté salle Richelieu en juin et juillet -, elle a cosigné la scénographie avec l'administrateur général, Éric Ruf. « *C'est lui qui me l'a dit : "Tu ne vas tout de même pas renoncer à la table !" Alors, oui, il y a une table, une grande table...* »

HOMMAGE Le dernier spectacle de Julie Deliquet, Jean-Baptiste, Madeleine, Armande et les autres..., célèbre Molière. Déjà joué cet été, il est repris salle Richelieu jusqu'en janvier. - Brigitte Enguerand / Divergence

En quelques années, Julie Deliquet a rendu familière aux spectateurs une manière singulière de porter les textes à la scène, d'organiser des distributions, de diriger des comédiens. De veiller à tout, mais sans dérive de contrôle névrotique ! Elle sait ce qu'elle veut, mais fait confiance. Une femme de théâtre consciente qu'il faut être plus d'un,

plus d'une. Elle aime travailler à plusieurs. Elle adore les discussions, les idées des autres. Elle tient la barre, mais compte sur chacun, à son poste. Elle possède des gardes rapprochées : pour l'hommage à Molière que l'on peut voir ou revoir ces mois-ci, salle Richelieu (jusqu'au 15 janvier 2023, en alternance), elle a écrit avec Julie André et Agathe Peyrard, des amies du Studio d'Asnières, pour l'une, de l'ENS de Lyon, pour l'autre. Toutes trois avaient, entre autres corpus, adapté à la scène *Un conte de Noël*, le long-métrage d'Arnaud Desplechin, en 2020. Partager n'est pas dissoudre les responsabilités. Elle dirige et elle signe. Elle assume. Jusqu'à présent, une cascade de succès marqués par des moments très puissants, qui ont séduit et le public et la critique - avec notamment *Fanny et Alexandre*, d'après Ingmar Bergman, en 2019, à la Comédie-Française.

À Saint-Denis, elle ne prend pas à la légère la tâche qu'elle s'est assignée en toute conscience politique : aller vers le public, celui du 9-3, oui, et aussi bien au-delà. Elle était déjà artiste associée sous la direction de Jean Bellorini. Depuis sa nomination, en mars 2020, elle a multiplié les travaux au long cours. L'été 2022 aura été particulièrement actif, avec la création du spectacle conduit collectivement durant la saison. Se soucier du territoire était l'une des lignes de force de son programme. Travail patient mené avec un groupe d'une demi-douzaine d'auteures, pour écrire, sous le regard aimant de Leïla Anis, une fable qui allait réunir des femmes, des adolescentes, des plus jeunes encore. Un titre, *Fille(s) de*, et des représentations chaleureuses attirant 1 000 spectateurs et spectatrices en trois jours.

« *Il y avait du monde partout !* », se souvient Julie, encore étonnée. Un argument très simple : une sirène d'alerte a retenti en ville. Il faut se mettre à l'abri et une trentaine de femmes et filles se réfugient dans un théâtre à l'abandon. Se prendre en main, apprendre à se connaître, réfléchir, discuter. Jouer. Un joli moment, sans mièvrerie aucune. Un chemin constructif. Et pour ceux et celles qui préfèrent s'investir moins longuement, les ateliers étaient là, sur des thèmes intéressants : par exemple « Improviser ne s'improvise pas ! » et « Danse, chante, joue et plonge dans l'inconnu ! ».

Durant la saison 2022-2023, le projet participatif va se développer sous le titre : « *J'ai perdu ma langue !* ». « *À Saint-Denis, on dénombre 180 langues et dialectes* », observe Julie Deliquet. Ils sont parfois transmis, mais, le plus souvent, non, et les générations actuelles regrettent de ne pas avoir appris la langue de leurs origines, du wolof au breton en passant par le berbère. Leïla Anis, qui a grandi à Djibouti et est associée à l'ensemble du projet TGP, va, avec leur accord, se rendre au cœur de cinq familles, puis, au théâtre, hommes et femmes, garçons et filles, vont travailler avec le Birgit Ensemble, Julie Bertin et Jade Herbulot.



UNE DOUZAINÉ D'INTERPRÈTES étaient sur scène au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, en 2021, pour la reprise, par Julie Deliquet, de "Huit heures ne font pas un jour", d'après Rainer-Werner Fassbinder. Le spectacle est en tournée jusqu'au 14 décembre. - Pascal Victor / ArtComPress via Opale

PLONGÉE DANS DES MONDES TRÈS DIFFÉRENTS

Autre reprise pour Deliquet, mais cette fois à Saint-Denis : *Huit heures ne font pas un jour*, d'après Rainer Werner Fassbinder, avec une douzaine d'interprètes. Les années 1970 sont bien loin, mais il est troublant de constater que la jeunesse y entend des choses qui l'intéressent. De la même façon que cette jeunesse peut être fascinée par les films de l'Américain Frederick Wiseman. De longs documentaires, des plongées dans des mondes très différents. Des années 1960 à nos jours, des États-Unis à la France, qu'il aime, Wiseman se met à l'écoute - d'ailleurs, c'est lui qui « perche ». Le cinéaste avait entrepris un long voyage dans les coulisses de la Comédie-Française. Près de quatre heures en 1996. C'est lui qui, il y a des années, a suggéré à Julie Deliquet d'adapter *Welfare*,

plus de deux heures trente consacrées au centre d'aide sociale Waverly de New York au milieu des années 1970. Et voici Julie Deliquet au pied du mur, littéralement : à la demande de Tiago Rodrigues, elle fera l'ouverture du Festival d'Avignon, en juillet 2023, dans la cour d'honneur. Loin du garage du canal Saint-Martin.

Armelle Héliot

PARITÉ DANS LA CULTURE :

LE TEMPS DES FEMMES !

Nommer des femmes à la tête des établissements publics culturels, tel est le volontarisme revendiqué par Emmanuel Macron et les ministres qui se sont succédé au portefeuille de la Culture sous son premier mandat. Or, qu'on s'en réjouisse : l'arrivée en 2020 de Julie Deliquet à la tête du Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis illustre qu'une telle politique peut parfaitement venir récompenser le talent ! Tout le problème vient de ce que le talent n'est nullement le critère déterminant d'une telle politique... Il faut commencer par se rappeler que, tous sexes confondus, la nature pléthorique de la demande, autrement dit des candidats à la subvention et aux postes, est une chose assez récente et que, encore à la fin des années 1990, peu de gens se bouscullaient pour devenir metteur en scène ou diriger un théâtre, un festival, un musée. La démocratisation des carrières artistiques, davantage due (hélas) à la victoire de la société du spectacle qu'aux progrès éducatifs, fait qu'aujourd'hui le nombre d'aspirants s'est démultiplié. Ce nombre grandissant oblige les responsables à une transparence accrue relative à leurs critères de sélection. Le panel de candidats a crû ; il s'est aussi diversifié, et même si quelques historiens de l'art proches de Zemmour prétendent encore que l'art serait par essence une affaire masculine, les mentalités ont positivement évolué : les femmes ont fait leur entrée dans le cursus honorum culturel. Il était temps. Le premier problème est posé par le « rattrapage » qui se révèle implicite dans une telle politique, puisque la « parité » voulue n'implique pas seulement une égale répartition des nominations mais aussi une idée de compensation. Donc un privilège substantiel accordé aux candidatures féminines. Seconde difficulté : un tel déséquilibre entretient un malentendu dont se nourrissent les néo féministes partisans d'une différence de nature entre regard masculin et regard féminin (comme chez Zemmour, tiens !). Pour ces militantes, le biologique l'emporterait sur l'artistique - contresens assez effrayant si l'on se rallie à une définition émancipatrice de l'art. La parité est un combat démocratique, mais l'on tend trop souvent, et c'est assez désolant, à la confondre avec un enjeu artistique. Pis, le comptage se substitue peu à peu aux politiques culturelles. Il sert d'alibi commode à l'absence de choix et de prise de risque, au profit d'une standardisation des œuvres. On substitue à la poésie le discours, et à la profondeur attendue une fausse complexité, autoproclamée et toute théorique. Or, à force de confondre ressources humaines et culture, culturel et artistique, disparaît peu à peu l'idéal d'une accessibilité pour tous non pas des « postes » et des subventions, mais des grandes œuvres de l'humanité.

Isabelle Barbéris